

— Quel rêve !... quel rêve ! s'écria-t-elle, la voix sourde.

— Ce rêve lui annonçait, presque à la même heure où il avait lieu, le guet-apens dont vous avez été victime de la part du baron de Chancel et du comte de Guérande... Vous en souvenez-vous ?

— Oui ! oui ! fit vivement Yvonne en serrant son front dans ses mains. La nuit... cette voiture... ces deux hommes en face de moi... Oh ! Oh ! oui, je me souviens !

— Ce rêve lui parlait aussi de moi... de moi que ce comte de Guérande que je n'avais jamais vu... que ce comte de Guérande qui m'était inconnu enlevait à ma mère !... de moi que l'on jetait près de vous, dans ce château !...

— Est-ce vrai ?... est-ce vrai ? murmura la sœur d'Adrienne de plus en plus saisie.

— Ce rêve enfin, lui montrait ma mère... ma mère qui épousait le marquis de Prades, c'est-à-dire un homme qu'elle hait et qu'elle abhorre autant que vous devez haïr et abhorrer le comte de Guérande.

— Oh ! oui, cent fois !... mille fois !... s'écria Yvonne, dont un sombre éclair traversa le regard.

— Ils étaient agenouillés côte à côte devant le prêtre, et comme le marquis allait lui passer au doigt l'anneau nuptial, soudain ma mère poussait un grand cri et tombait morte, foudroyée, au pied de l'autel !...

Puis, toute saisie, tout son corps secoué d'un frisson :

— Oui, voilà l'horrible rêve que Maurice avait eu ! reprit vivement la petite Suzanne. Oui, voilà l'horrible rêve dont je me suis souvenue et dont j'ai été encore plus vivement frappée tout à l'heure, quand j'ai su que vous étiez Mme Yvonne de Chancel et que c'était auprès de vous que je me trouvais !...

Un nouveau frisson la traversa, puis un cri sourd d'effroi lui échappant :

— Ma mère ! s'écria-t-elle. Oh ! mon Dieu, est-ce vrai que je ne la reverrai plus !... est-ce vrai qu'après l'avoir retrouvée, je vais la perdre encore... la perdre pour toujours !... Ma mère !... ma mère !...

Et la gorge pleine de sanglots, la pauvre petite se tordait les bras de désespoir et appelait encore celle à qui on l'avait arrachée, celle qui maintenant était si loin d'elle et qui ne pouvait l'entendre !

— Oh ! comme je comprends à présent la terreur et l'épouvante de Maurice ! reprit-elle, pouvant à peine parler, tant son petit cœur battait. Oh ! comme je comprends qu'il ait voulu vous revoir sur-le-champ... courir vers vous sans perdre un instant !... Et comme je comprends aussi quel coup terrible il dut recevoir, quand, tout pâle et tout tremblant de peur, il arriva à Fontenay-sous-Bois !... Car vous n'y étiez plus !... car il ne vous y retrouvait plus !... car son rêve n'était plus un rêve, mais l'affreuse, l'horrible réalité !... Et ce fut pour lui comme un coup de foudre... Il tomba... On le crut mort !...

— Mort ! s'écria Yvonne.

— Oui, mort !... oui, pendant un long moment, on eut cette angoisse-là... Ce n'était plus qu'un petit cadavre... qu'un petit corps inerte... sans souffle, sans vie !...

— Oh ! mon Dieu ! s'écria encore Yvonne en passant sur son visage ses mains crispées. Mon enfant !... mon enfant !...

— Il était froid, glacé... et le cœur ne battait plus... Et tous ceux qui l'entouraient, M. Laval, les infirmières, pleins d'une horrible anxiété, étaient aussi pâles et aussi livides que lui !...

— Quand enfin, il rouvrit les yeux, son premier cri fut encore pour vous... A peine debout, il voulut partir pour vous retrouver... Mais il était plein de fièvre, plein de vertige... A chaque pas, il chancelait !...

— Le docteur voulait le retenir, mais il n'en eut pas le temps... Déjà Maurice était loin... déjà on pouvait le voir traverser le parc en courant, et s'enfuir de la maison de santé... Mais il ne devait pas aller bien loin... Soudain un nouveau vertige le prit, et il s'abattit les bras en croix, la face contre terre.

Yvonne, toute blanche, restait les mains croisées sur ses genoux, la tête baissée, de grosses larmes roulant sur ses joues.

— Pendant ce temps-là, continua la petite Suzanne, moi j'attendais son retour avec une impatience et une inquiétude que vous devez comprendre !...

— A chaque minute, à chaque seconde, je courais jeter un coup d'œil sur la route !...

— Mais les heures passaient... le temps s'écoulait... et il ne revenait pas !

— Que faisait-il ?... C'était donc vrai que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé ?... que le malheur qu'il redoutait était arrivé ?...

— Alors, comme cette incertitude me tuait... comme ma mère, à qui j'avais raconté les angoisses de Maurice à votre sujet, finissait par s'effrayer aussi d'une aussi longue absence, nous courûmes à Fontenay.

— Et c'est là que j'appris ce que je viens de vous dire... Maurice avait été trouvé évanoui sur la route et transporté chez un des voisins de M. Laval, chez M. le comte de Belleruche.

— Chez le comte de Belleruche ! fit Yvonne toute saisie.

— Oui, madame, chez M. le comte de Belleruche où l'on m'avait

dit qu'il se mourait, qu'il agonisait... Et c'était vrai !... A peine l'avais-je entrevu, que je ne pus retenir mes sanglots, car il était si défait, si changé, que je ne le reconnaissais plus !... Non, ce petit moribond, ce spectre, ce n'était pas Maurice !... Et c'était on vain que mes mains serraient sa main... en vain que je lui criais mon non... en vain que je l'appelais !...

— Ma mère pleurait... M. le comte de Belleruche et Mlle Adrienne — car elle était là aussi — s'étaient rapprochés et échangeaient, en guettant le moindre mouvement de Maurice, des regards empreints d'une telle douleur et d'une telle angoisse que mon désespoir en redoublait.

— Oh ! tu peux l'appeler, me disais-je, il ne t'entendra plus... il ne te répondra plus !... Car tu vois bien qu'il s'éteint... que sa vie baisse de plus en plus et que tu n'es venue que pour recueillir son dernier souffle, son dernier soupir !...

— Et cette pensée me causait une telle souffrance et un tel désespoir, que parfois un nuage passait devant mes yeux, tandis que tout mon corps tremblait et que je me sentais sur le point de défaillir et de tomber morte aussi !...

— Mais non ! S'il avait eu la force et le courage de me sauver ; si nous nous étions rencontrés, pauvres orphelins tous les deux ; si, tout de suite, nous avions été liés par une si grande et si profonde amitié, ce n'était point pour que nous soyons séparés ainsi !...

— Oh ! non, cela eût été trop injuste, trop cruel, et Dieu ne l'aurait pas voulu !...

— Aussi, comme, une fois de plus, je venais de lui jeter encore mon cri éperdu : " Maurice, c'est moi !... Maurice, c'est Suzanne ! " eus-je l'immense joie, l'immense bonheur de le voir enfin me regarder, de l'entendre enfin me répondre !...

— Et nous étions là nous étreignant encore, sentant encore nos deux cœurs battre l'un contre l'autre, quand le docteur Laval entra... Son front rayonnait aussi... Maurice était sauvé !... La Mort qui, la veille, n'avait pu me prendre, aujourd'hui reculait aussi devant lui !...

Les mains jointes, Yvonne venait de lever les yeux vers le ciel, comme si elle priait !...

Mais déjà la petite Suzanne venait de reprendre :

— Et ce furent alors pour nous des heures si douces, des heures si belles, que jamais je n'en perdrai le souvenir !...

— Nous ne nous quittions plus... Toutes mes journées, je les passais près de lui... Jamais je ne m'étais sentie si heureuse de vivre.

— Mais ma grande joie surtout, ce fut, quand les forces commencent à lui revenir, de le sentir s'appuyer sur mon bras !...

— Nous allions alors très lentement à travers le parc immense, le parc splendide qui entoure la belle villa de M. le comte de Belleruche !...

— Était-ce une illusion que je me faisais, mais il me semblait que tout était heureux de nous voir. Les fleurs semblaient se pencher vers nous comme pour nous sourire ; les oiseaux, chanter plus gaiement comme pour nous faire fête ; le soleil, jeter sur nos pas plus de rayons, comme pour nous faire oublier les jours si sombres que nous venions de traverser !...

— Parfois aussi, M. le comte de Belleruche venait passer quelques instants avec nous... Vous ne le connaissez pas, madame ?

— Non, répondit vivement Yvonne, la voix un peu sourde. Mais je voudrais bien le connaître... Parle-moi de lui aussi... C'est un homme très bon, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, madame, si doux et si bon qu'il est impossible de vivre une heure près de lui sans l'aimer !... Mais ce qui surtout frappe en lui... ce qui surtout vous le rends tout de suite très sympathique, c'est ce grand chagrin que l'on voit parfois dans son regard... la profonde tristesse qui jette parfois une ombre sur son visage... Oh ! j'en suis sûre, M. de Belleruche a dû éprouver quelque terrible douleur dans sa vie, et cette douleur-là, je crois bien que je l'ai devinée !...

— Devinée ! s'écria Yvonne.

— Oui, madame. Oh ! je suis bien certaine que je ne me trompe pas, et que si M. le comte de Belleruche est quelquefois si pensif et si sombre, c'est qu'il a dû perdre un enfant qu'il aimait, un enfant qu'il adorait, et dont rien n'a pu le consoler !...

— Mais pourquoi crois-tu cela ?... Parle... parle !

— Pourquoi, madame ? Eh bien, c'est parce que j'ai toujours été très surprise de son attitude en face de Maurice !...

— Ah !

— Oh ! si vous l'aviez vu, vous auriez eu certainement la même pensée que moi... la même pensée aussi que ma mère !... Car jamais je n'ai vu un regard plus doux, plus tendre, plus affectueux... Quand il regardait Maurice, c'était comme une contemplation et une extase !... Il devenait tout pâle d'émotion, ses lèvres tremblaient, et il ne le quittait plus des yeux, comme s'il avait cru le reconnaître, comme s'il avait cru retrouver dans ses traits d'autres traits qui lui étaient chers !...

Yvonne avait légèrement tressailli.

— Et ce n'est pas tout ! reprit vivement la petite Suzanne. Il fallait l'entendre aussi quand il lui parlait !... Avec quel accent